

La Fille aux yeux d'or

FABRICE JAMBOIS

**Et si son bourreau
était un héros ?**

La fille aux yeux d'or

FABRICE JAMBOIS

La fille aux yeux d'or

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-3855-3165-2

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

« Le héros est celui qui, dans les circonstances dangereuses, survit toujours en tuant. »

Elias Canetti
Masse et puissance

Prologue

Claude Duverneuil ouvre d'un geste brusque *Le Parisien* daté du 20 novembre 2021 à la page 13, rubrique « Faits divers ». Un article relate la découverte d'un corps dans une zone ravinée en bord de Marne, près de Noisy-le-Grand. La fille a entre quinze et vingt ans. Cheveux longs, brune.

Brune.

Soulagement.

Sous l'effet d'un raté du cœur, Duverneuil a un soubresaut. Il expire longuement par la bouche, se passe une main sur le front et reprend la lecture : la défunte était allongée sur le ventre, elle portait un sweat à capuche noir et un leggin Nike baissé jusqu'aux chevilles. Les analyses odontologiques et anthropométriques effectuées pour établir son identité n'ont donné aucun résultat.

L'auteur de l'article, un certain Alban Viscardi, suggère un lien possible avec une autre découverte macabre : un an plus tôt, deux joggeurs ont retrouvé le corps de Sonia Tricoire, âgée de 17 ans, dans la forêt de Meudon. Sa mort a eu lieu dans les mêmes circonstances. Les responsables du foyer pour jeunes filles où Sonia a été hébergée ont d'abord cru à une simple fugue. Sur les deux victimes, des traces de viols répétés par les deux voies, des ecchymoses concentrées dans la région du cou et des hématomes sur le crâne. On ne s'est pas donné la peine de dissimuler leurs corps.

Duverneuil parcourt rapidement la fin de l'article. Son cœur a un nouveau raté. Pendant un instant, les caractères imprimés se brouillent sous ses yeux. Il survole les pages consacrées à la politique et à la société. Elles évoquent un monde lointain, dont il s'est détaché. Le sien se limite à cette maison vide dans laquelle il va et vient comme dans une cellule. Il est cette maison vide. Un cadavre dont on a aspiré tous les sucs, un squelette sec dans des vêtements négligés. Depuis la disparition de sa fille, il a perdu vingt kilos et passe ses nuits à veiller, bloqué dans la séquence temporelle de ce soir d'avril où, trois années plus tôt, Margot n'est pas rentrée de son entraînement. Ce soir-là, la terre s'est ouverte sur un abîme et, depuis, la chute de Duverneuil n'en finit pas. Il lui arrive souvent de murmurer « Margot, Margot », sans raison. Il se répète mentalement ce prénom comme un mantra secret, un échantillon musical mis en boucle qui accompagne en fond sonore chacune de ses pensées et les siphonne de l'intérieur. Sa vie intellectuelle s'est racornie, comme une peau dévorée par la gale. De sa brillante existence de galeriste d'art parisien, à peu près rien ne subsiste. Il a revendu ses parts de l'affaire à son associé pour financer les enquêteurs privés vers lesquels il s'est tourné en dernier recours – en vain. Durant ces trois années, il s'est rongé les sangs, lâchant la bride à son imagination malade, il a répertorié les pires scénarios, fait l'inventaire de toutes les modalités de l'horreur. Au début, sa femme l'a secondé dans les démarches de rigueur pour retrouver leur fille unique. Elle a rapidement baissé les bras, s'est discrètement enfoncée dans la dépression et l'alcool. Naufrage au ralenti, vieillissement accéléré. Claude Duverneuil n'a quant à lui pas trouvé la triste force de se résigner. S'il pouvait, il collerait des étiquettes avec la photo et le nom de sa fille sur des bouteilles de lait, comme aux États-Unis. Malgré les appels à témoins infructueux et l'échec des investigations, son espoir ne veut pas crever, son espoir le tue. Car il espère encore voir Margot

franchir le seuil de cette maison, au milieu de la Cité des Fleurs, une voie privée du 17^e arrondissement de Paris, bordée de jardins. Il a épuisé toutes ses ressources pour la retrouver, et même hypothéqué sa baraque cossue, mais jusqu'ici, personne ne n'a pu lui fournir d'informations susceptibles d'éclairer les circonstances de sa disparition. Ces connards d'inspecteurs ont promis qu'ils faisaient le maximum. Ils n'ont pourtant pas élucidé l'affaire ; à leurs yeux, sans doute, il n'y a pas vraiment d'affaire, Margot a volontairement quitté le domicile parental. Mais la fugue de sa fille, Duverneuil n'y a jamais cru. Mieux que personne, il connaît Margot, il l'a vu naître, ouvrir de grands yeux effarés dans la maternité de l'hôpital franco-britannique, il l'a vue grandir, se métamorphoser. Les regards des hommes ont changé, ils ont commencé à s'attarder sur ses formes, à ramper sur elle. Il est clair qu'on l'a emmenée de force, qu'elle a disparu sous la contrainte. Le fait qu'on ait retrouvé son portable et sa montre connectée dans la rue qu'elle emprunte pour rentrer de son entraînement le prouve.

Duverneuil pose *Le Parisien* sur le lit et regarde cette montre posée sur la table de chevet, son bracelet est cassé. Il redresse la tête, un réseau de veines sarmenteuses tend la peau de son cou, chapiteau de chair en voie de zombification. Il laisse son regard dériver dans la chambre de sa fille. Autour du bureau, des Polaroids de Margot constellent les murs. Indéniablement, c'est une jolie fille avec une magnifique chevelure blonde. Un peu plus que jolie, même. Belle jusqu'à la douleur. Profil parfait, un chef-d'œuvre de la nature. Une créature d'exception, avec des yeux jaune clair, presque translucides qui déstabilisent ceux que frappe leur faisceau. Margot a eu la chance – ou le malheur – d'être photogénique. Elle présente une ressemblance troublante avec le mannequin britannique Cara Delevingne, à tel point que ses camarades de classe l'ont surnommée Cara Duverneuil. Mais les clichés ne rendent pas justice à sa vraie beauté, celle de la vie en mouvement, une électricité pure qui

circule dans les infimes modifications de ses expressions – un œil qui devient rêveur, un sourire qui se forme et fait naître chez celui qui le contemple un amour infini et lui arrache le cœur. Tout cela est maintenant perdu. Duverneuil se sent encore plus vide. Il se lève du lit, son corps décharné pèse des tonnes. Il fixe un cliché qui montre Margot en compagnie de ses amies. Elle ne semble pas leur prêter attention. Sur son visage gracieux, on peut lire une détermination sans faille. Margot a été une lame qui avance facilement dans la vie sans jamais reculer d'un pouce. Pas du genre à faire la moindre concession. Elle n'a pas été ce qu'on peut appeler une *fillette sympa*, avec un caractère ouvert. Il lui est même arrivé d'entrer dans des colères noires quand des obstacles s'opposaient à sa sacro-sainte volonté. Souvent, sa présence intimidante suffisait à saturer l'atmosphère de la pièce où elle entraînait. Elle n'était pas très bavarde. Sans être une solitaire, elle traçait sa voie avec l'égoïsme souverain d'un astre, donnant au passage plus d'éclat à celles et ceux qui l'entouraient. Plusieurs photos d'elle en tenue d'escrime, médaille au cou, rappellent ses victoires en compétition à l'échelle nationale, dans toutes les catégories juniors. Suprématie sportive et scolaire, l'excellence à tous les étages. Ces perfections réunies dans une même âme et un même corps légitimaient et rendaient même acceptable le narcissisme infini de Margot aux yeux de son entourage.

Le soleil qui entre par la fenêtre semble faire vibrer la lame d'une épée suspendue à côté de la porte. De ses longs doigts, Duverneuil frôle le pommeau. Une extrasystole plus violente que les autres lui coupe le souffle, il porte la main à son cœur. En ce moment précis, une montre connectée lui permettrait de se rendre compte d'un rythme cardiaque aberrant et peut-être même de deviner la nécrose du muscle cardiaque et le flux sanguin réduit à un mince filet qui tente de frayer un passage dans les artères coronaires bouchées. Il se borne à constater qu'il étouffe dans la chambre. Partout dans la maison flotte

un lourd parfum de cauchemar, quelque chose d'asphyxiant s'accroche aux murs comme une toile d'araignée géante.

Il descend au rez-de-chaussée et sort dans le jardin. Là, au milieu des odeurs organiques de feuilles en décomposition, il comprend qu'il est fini, que tout est fini. Ses relations ont cessé de se manifester. On sait qu'il est saigné à blanc, sa ritournelle lasse et, même pour ceux qui ont pris la peine de compatir avec sincérité, la vie continue. Au cours de ses dernières rencontres avec eux, Duverneuil a senti une distance s'installer. Le sous-texte dit invariablement : « *Je ne peux rien faire pour toi.* » De fait, il n'y a plus grand-chose à dire, et plus rien à faire. Autour de Duverneuil ne subsistent que quelques parents âgés dont la vie ne tient plus qu'à un fil. Tout s'effiloche. Il n'a pas su protéger sa fille, l'être dont la vie a été la plus intense et la plus pure. Ne demeure que la douleur muette, écrasante.

Dans son jardin laissé à l'abandon, entre les murs couverts de lierre, Duverneuil est comme un gibier qui saigne, une bête blessée à mort. À quelques mètres de son enclave de souffrances, des passants conversent et rient dans la Cité des Fleurs. Son drame, ils s'en foutent pas mal. Parmi ces voix, il y a peut-être celle du ravisseur de Margot. L'idée accable Duverneuil, ses suspicions s'étendent à tous.

Il repense à un homme qu'il a croisé plusieurs fois aux abords de son domicile au cours des semaines qui ont précédé la disparition de Margot et ressent soudain une vive douleur dans la poitrine. Un coup de poignard. Il ouvre grand la bouche pour avaler une goulée d'air, mais rien n'entre dans ses poumons. Il regarde le ciel et a un étourdissement. Une image, un souvenir lointain émerge de la lumière bleutée. Celle d'un individu qui a fait irruption un jour dans la galerie, faisant mine de s'intéresser aux sculptures exposées, et qui l'a observé avec un regard amusé avant de s'éclipser. Duverneuil comprend qu'il s'agit du *même* individu : c'est cet homme,

dont le visage lui apparaît maintenant avec netteté comme s'il sortait d'une imprimante laser, qui a rôdait autour de sa maison et a enlevé sa fille. Il peut *voir* le monstre qui a démoli son existence. L'image mentale devient intensément lumineuse, elle se décompose en pixels scintillants, se dissipe dans l'air. Duverneuil écarquille les yeux, comme pour boire le bleu du ciel, et sa couleur entre dans ses pupilles azur, s'insinue dans ses cellules nerveuses. Elle fige son cerveau dans un bloc de glace opaque. Son corps tombe au sol comme une douille vide.

PREMIÈRE PARTIE

Rage

« Le fanatisme et tous les sentiments sont des Forces Vives. Ces forces, chez certains êtres, deviennent des fleuves de Volonté qui réunissent et entraînent tout. »

Honoré de Balzac
Louis Lambert

Mardi 17 mai 2022

CHAPITRE 1

Margot

La cellule

Notre-Dame a brûlé un lundi, la veille de l'agression. Margot Duverneuil se souvient encore de la vidéo qui tourne en boucle sur l'écran de son téléphone tandis qu'elle marche dans la rue Fragonard, juste après l'entraînement. Elle se souvient de la flèche qui s'effondre dans le brasier. Et puis la présence dans son dos, le choc d'une violence inouïe, sa tête qui part en avant vers l'écran tactile et qui plonge dans les flammes. Comme si le coup à l'arrière de son crâne la propulsait de l'autre côté du miroir, à l'intérieur de la cathédrale en feu. Ensuite, le trou noir et le réveil dans cette cellule. Une pièce rectangulaire aux murs gris, un sol en béton brut et une porte blindée en acier dans laquelle un large passe-plat est inséré.

Elle se souvient des toutes premières paroles de son ravisseur : « Je suis Henri, c'est tout ce que tu sauras de moi. Personne ne viendra te chercher. Maintenant, tu m'appartiens. Si tu respectes les règles, il ne t'arrivera rien, je ne te toucherai pas. »

De fait, personne n'est venu chercher Margot et Henri ne l'a pas touchée, il n'est même jamais entré dans la cellule. Comme une fille modèle, Margot a respecté les trois règles : silence, propreté, lecture. Elle a interdiction de lui adresser la

parole, doit nettoyer sa cellule à fond une fois par semaine à l'aide d'une bassine en plastique rouge remplie d'eau javellisée et d'une serpillière et, le plus important, elle doit lui faire la lecture.

Le programme est immuable : chaque jour, Henri allume le plafonnier et Margot lui lit un livre. Cela peut durer quelques minutes ou plusieurs heures, jusqu'au signal, l'ouverture du passe-plat et l'arrivée de la nourriture et d'une bouteille d'eau minérale. Après son repas, le seul de la journée, Margot remet l'assiette et la bouteille vide de la veille dans le passe-plat ainsi que la bassine en plastique bleue qu'Henri lui renvoie remplie d'eau propre pour qu'elle fasse sa toilette – elle dispose à cet effet du nécessaire : brosse à dents, dentifrice, gant de toilette, savon, shampoing et lime à ongles en carton. Il laisse le plafonnier allumé pendant quinze ou seize heures, difficile à estimer, il n'y a pas de fenêtre dans ce cachot. Ni jour ni nuit, seulement l'éclairage artificiel des néons. Le reste du temps n'est qu'une vaine attente du recommencement de la même séquence. Un temps vide meublé par la lecture et les exercices physiques.

Tous les trois jours, Henri lui fournit une nouvelle tenue propre : une culotte noire, un leggin noir et un T-shirt noir. Des vêtements de la marque Nike. Toujours les mêmes modèles, à croire qu'il en a acheté un stock entier. Margot n'a jamais revu les vêtements qu'elle portait le jour de son enlèvement. Parfois, Henri lui donne un nouveau livre. Il ressasse qu'il est capital qu'elle lise. Peut-être que la mère de ce dingue lui faisait la lecture et qu'elle est à présent morte, peut-être même qu'il l'a empaillée et qu'elle se trouve dans un placard ou dans son lit, ça n'étonnerait pas Margot – Henri n'est qu'un malade, un foutu taré qui la laisse croupir ici entre quatre murs sans jamais se montrer. Mais elle sait qu'il est là, qu'il l'observe. Des caméras de vidéosurveillance protégées par des coques de plexiglas cloquent les cloisons de la cellule.

Margot en est venue à penser que si son bourreau se cache et fait en sorte qu'elle ne puisse pas le reconnaître, c'est pour qu'elle entretienne l'espoir qu'un jour il la laissera partir. Mais elle n'espère rien, aucune faveur. Dès le premier jour, elle a décidé qu'elle aurait sa peau. Il a brisé sa vie, elle détruira la sienne. Peu importe quand. De toute façon, le temps n'existe plus. Margot ne sait pas exactement depuis combien de mois elle croupit là, la longueur de sa chevelure lui en donne seulement une vague idée. Les journées s'écoulent comme des années, l'alternance de la lumière et des ténèbres entortille le fil du temps, une incompréhensible pelote.

Pour l'instant, la cellule est noyée dans l'obscurité. Margot se fond en elle comme une murène, elle en connaît les moindres recoins. Elle reprend son souffle, elle vient d'achever sa première séance de marche et d'exercices : pompes, flexions, fentes, relevés de buste, sauts en extension, squats, poiriers. Des séries de 50 ou de 100 mouvements qu'elle compte à voix basse de façon maniaque et répète inlassablement. Il lui arrive de recommencer intégralement une série quand elle perd le compte. L'acharnement à réaliser ses exercices de musculation dans le bon ordre s'apparente moins à la routine d'un athlète de haut niveau qu'à un trouble obsessionnel compulsif. Au cours de ses années de captivité, son corps est devenu plus fin, plus dense, ses muscles ont acquis la sécheresse et la solidité d'un nerf de bœuf. Margot ne dévie pas de sa discipline, celle-ci la maintient en vie. Le moment venu, elle lui permettra d'envoyer Henri au tapis et de l'achever.

La sueur détrempe le débardeur de Margot, son estomac se met à grogner, elle est affamée. Son horloge interne est fiable, elle lui signale qu'Henri ne devrait pas tarder à se pointer.

À tâtons, Margot trouve la bouteille d'eau minérale. Elle la soupèse, l'agite doucement.

À moitié vide.

Elle s'humecte les lèvres et boit une gorgée. L'eau ruisselle comme une chute d'eau à l'intérieur de son corps. Margot sent sa langue dans sa bouche, une limace de chair. Elle la replie comme pour se rouler une pelle à elle-même, puis l'applique contre un mur, le lèche.

Contact froid, saveur de plâtre.

Margot avale sa salive et a un éclair de lucidité: elle est en train de dérailler. Au fond, c'est ce qu'Henri attend, qu'elle devienne dingue et finisse par lui ressembler. Il doit se marrer, de l'autre côté de la cloison. Elle l'amuse sans doute, mais elle pressent qu'il finira par se lasser, qu'il en trouvera une autre pour la remplacer. Possible qu'il se soit déjà mis en chasse.

Elle se baisse et sa main trouve la brosse à cheveux. Elle commence à brosser sa longue chevelure en comptant. Cent coups de brosse par jour, comme le lui a enseigné sa grand-mère. Un autre rituel. Une autre façon de se maintenir en vie.

Une blancheur irradiante frappe ses rétines, Margot laisse tomber la brosse.

La lumière l'aveugle pendant quelques secondes.

Le plafonnier est allumé.

Henri est là.

CHAPITRE 2

Zed

*Appartement d'Antonin Collignon,
23, passage Kracher, Paris 18^e*

Le changement climatique n'est plus une hypothèse, notre maison brûle, les pulsations de la Terre faiblissent, mais en ce moment précis, Zed est surtout attentif aux gémissements qui s'amplifient au-dessus de sa tête. Elsa a un orgasme violent, elle pousse un cri venu du fond du ventre. Klaus lui murmure quelques paroles à l'oreille. Rires étouffés. Le lit superposé cesse complètement de grincer. À l'étage inférieur, Zed a été témoin de toute la scène. Il a entendu Klaus s'approcher à pas feutrés, monter à l'échelle et rejoindre Elsa sur la couche du haut, il a ressenti les vibrations de leurs ébats jusque dans ses os, comme si on les lui sciait à coup d'ultrasons. Leurs chuchotements ont duré jusqu'au milieu de la nuit et Zed a crié : « Vos gueules, j'aimerais dormir ! », provoquant de nouveaux rires des amants. Des irresponsables, a pensé Zed. L'étudiant en école d'ingénieur a conservé des réflexes de bon élève qui ne fait pas la fête la veille d'un examen. Et l'opération spectaculaire prévue pour le lendemain est autrement plus cruciale que tous les concours qu'il a passés jusqu'ici, elle marquera un tournant décisif dans sa vie et

dans les luttes contre le réchauffement climatique. Il doit se montrer à la hauteur. Le reste de sa nuit se perd en demi-rêves de violence. Zed ne conçoit aucune haine particulière pour Klaus Berger, ses pulsions agressives ne se fixent pas sur la belle gueule du militant allemand, avec ses dents blanches et sa mâchoire carrée. Elles sont instantanément récupérées par son appareil psychique pour être mises au service du combat du groupe RAGE – la lutte contre les multinationales prédatrices qui saccagent la planète. L'humiliation endurée par Zed au cours de la nuit se mue en exaspération. Le jeune militant écolo est surtout déçu par la légèreté d'Elsa. Depuis ses années en prépa scientifique au lycée Henri-Poincaré de Nancy, elle a été sa condisciple, sa plus proche amie et son amour secret. C'est elle qui a donné à Christian Cerny ce surnom de Zed, parce qu'il passait à l'époque le plus clair de son temps libre à jouer à *League of Legends* au lieu de bosser et qu'il avait consacré plus de 5 000 heures au seul personnage de Zed, un assassin, au point de devenir l'un des meilleurs Zed du serveur Europe. Le surnom lui est resté. Elsa et lui ont intégré la même école d'ingénieur à Paris. Ils se sont rapprochés. Pas autant qu'il l'aurait souhaité. Zed a un nez épaté, une face de faune et des traces d'acné criblent la peau de son visage. Il a tenté de calculer ses chances de succès dans son entreprise de séduction, mais la conscience de ne pas être beau pèse lourd dans la balance, elle l'a empêché de déclarer ses sentiments. Elsa l'aime bien, c'est déjà ça.

Il l'a sensibilisée à la cause écologiste et entraînée, un soir, à une réunion de présentation de l'association Extinction Rebellion à la fondation Charles Léopold Mayer, dans le 11^e. On leur a expliqué pourquoi les politiques climatiques des pays industrialisés nous conduisaient droit dans le mur. Les études les plus pessimistes sont en deçà de la réalité, une accélération continue nous précipite vers notre propre disparition : de nombreux lieux sur Terre sont déjà invivables. Le dégel du

permafrost et du pergélisol libère du méthane dans l'atmosphère et renforce l'effet de serre, les dômes de chaleur se multiplient. Une augmentation globale de quelques degrés entraîne des effets en cascade d'une ampleur effrayante. Sans réaction radicale, nous sommes cuits. Les arguments du jeune gars en T-shirt couleur moutarde ont fait mouche, les deux étudiants en école d'ingénieur ont franchi le pas et adhéré à l'association. Zed a complètement laissé tomber le gaming. La vraie vie est ailleurs, dans une simulation plus globale, plus incarnée. Elsa l'a accompagné dans ses premières actions. Toujours pacifiques : Roger Hallam, l'un des fondateurs d'Extinction Rebellion, insiste sur l'importance de la non-violence et sur la dimension sacrificielle des actes de désobéissance. La stratégie consiste à placer les États face à l'alternative suivante : opter pour la répression brutale et perdre leur légitimité, ou bien se contenter d'arrêter les militants et susciter la compassion à leur égard. Elsa et Zed se sont ainsi retrouvés en garde à vue à la suite de l'occupation de la place du Châtelet. Leur complicité s'est renforcée, leurs convictions ont acquis la force de l'évidence. Ils ont participé à d'autres actions de blocage, et ont même dû payer de leur poche une amende liée à l'occupation d'un aéroport privé. Mais les doutes n'ont pas tardé à surgir : si leurs actions n'ont entraîné aucun changement significatif, c'est qu'elles ne dérangent pas tant que ça, elles ne sont qu'un spectacle de plus. Face à l'inertie de l'espèce humaine, une stratégie plus radicale s'impose. L'urgence, représentée par le symbole du sablier dont Extinction Rebellion a fait son logo, réclame une riposte plus forte.

La prise de conscience a lieu lors d'une action aux Pays-Bas. Elsa et Zed, qui viennent d'avoir 24 ans, y nouent des liens avec des militants d'Extinction Rebellion d'autres pays d'Europe. Parmi eux, Klaus Berger, un Berlinoise de 31 ans. Ancien black bloc condamné en Allemagne pour vandalisme, Klaus s'est illustré dans diverses ZAD. Mais sanctuariser des confettis de

terrain ne suffit plus, la Terre entière est désormais une zone à défendre. À l'issue d'une incarcération d'un mois, il se tourne vers Extinction Rebellion et sa stratégie de lutte douce ; il en constate rapidement les limites. À Amsterdam, il détecte le scepticisme naissant de ces deux jeunes Français, Elsa et Zed ; il les invite à le rejoindre dans un bar, ils y font connaissance avec trois autres militants qui sont sur la même longueur d'onde. C'est ainsi que Zed fait la rencontre d'Antonin, 42 ans, Daphné, 20 ans, et François, 27 ans. Ensemble, ils passent la soirée à descendre des bières et à errer le long des canaux dans la ville morte. Ils décident de fonder un groupe qui sera le fer de lance d'une lutte totale contre les puissances mortifères du Grand Capital. Ils le baptisent RAGE, un acronyme pour : *Révolution Action Génération Extinction*. Klaus leur confie qu'il mûrit ce projet depuis des semaines. Il laisse même entendre qu'il a infiltré Extinction Rebellion pour y recruter des militants prêts à aller jusqu'au bout. Ancien étudiant en philologie à l'université Humbolt, il parle un français parfait, avec une pointe d'accent. Elsa boit ses paroles. Zed remarque la façon dont elle regarde l'Allemand, il devine d'emblée la suite : avec sa crinière blonde et ses yeux bleu pétrole, Klaus ne tardera pas à faire main basse sur elle. Il a déjà mis dans son lit des dizaines de militantes, Elsa est à présent dans sa ligne de mire. De fait, cinq mois après cette première rencontre, leurs corps s'unissent, à un jet de pierre de la mairie du 18^e.

Le groupe RAGE s'est rassemblé dès le lundi soir dans l'appartement d'Antonin Collignon pour peaufiner les détails de l'action programmée le lendemain, lors de la Grande marche pour le climat. Elsa et Zed y retrouvent Daphné ; Klaus et François les rejoignent plus tard dans la soirée. Ils évoquent la nuit passée à Amsterdam et picolent sans modération. Klaus leur raconte comment il vient d'échapper à un contrôle de police à son arrivée à gare de l'Est. Les flics organisent

des barrages filtrants la veille des manifestations à risques, il s'agit d'appréhender préventivement les black blocs fichés parmi les passagers en provenance d'outre-Rhin. Klaus a flairé le piège. Juste avant de descendre de l'ICE, il s'est isolé dans les toilettes du train pour enfiler un brassard de police orange fluo acheté sur internet. Il a fendu la foule et traversé le barrage sans encombre.

— Il y a même un flic qui m'a salué !

Le groupe s'esclaffe. Klaus leur dit sa joie de les revoir. Son regard croise celui d'Elsa et fait naître un sourire désarmant. Quelques joints circulent au-dessus des canettes de Kro, les esprits s'embrument. On remet à mardi matin la planification minutieuse de l'action, une opération coup-de-poing dont le but est d'envenimer la Grande marche pour le climat. La COP 26 n'a donné lieu à aucune décision forte, le stade de la lutte symbolique est dépassé, l'urgence exige d'autres formes d'insurrection. Il faut renverser l'appareil capitaliste, y compris le capitalisme vert, qui en exprime peut-être la quintessence :

— L'écocide rapporte gros, lance Klaus. Tenez, par exemple, le business du recyclage. Vous avez vu *Soleil vert* ? Bientôt, ils recycleront vraiment nos vieux, ils nous les donneront à bouffer !

Tout au long de la soirée, le Belge François Minguet se contente d'acquiescer en silence aux longues digressions fumeuses de Klaus, à qui il semble avoir prêté allégeance jusqu'à la mort. Minguet a un visage de fouine, avec ses yeux noirs trop rapprochés. Zed ne l'aime pas, mais les enjeux monstrueux – la survie de l'espèce – rendent dérisoires ces questions d'affinités.

Tout ce beau monde finit par s'engourdir, on décide qu'il est temps de se coucher. Elsa et Zed optent pour le lit superposé des enfants d'Antonin Collignon, qui a divorcé depuis peu. Puis Klaus fond sur sa proie, prélève sa part de chair. Zed ferme à peine l'œil, il ne s'endort vraiment qu'au petit matin.

Des éclats de voix le tirent d'un sommeil visqueux. L'odeur écœurante lui frappe les narines, la chambre sent le foutre et le renfermé. Il se lève, des murmures proviennent de la cuisine. C'est là que Zed trouve les autres membres du groupe RAGE. Tous font cercle autour d'un grand sac de voyage posé sur le parquet. Sur leurs faces, on peut lire un effroi sacré. Zed s'approche pour mieux voir. Dans le sac entrouvert s'entassent des armes de poing et des fusils d'assaut.

Les autres remarquent que Zed est entré dans la petite cuisine.

— Changement de plan, lui dit Daphné.

La gamine a un visage extatique. Au fond de ses yeux étrangement fixes, Zed a l'impression de voir une pièce vide dans laquelle grésille une ampoule électrique. Comme les autres restent silencieux, il demande :

— C'est quoi le nouveau plan ?

Et il pointe les armes du doigt :

— Ce sont des vraies ?

Klaus lui sourit comme à un enfant et lui assure que les armes ne sont pas factices. Après son arrivée en gare de l'Est, il s'est rendu à Argenteuil. Là, un contact, sur l'identité duquel il reste évasif, les lui a fournies, ainsi que des munitions et une voiture volée.

— Pour l'opération, précise-t-il.

Zed a le sang qui lui monte à la tête, la situation prend un tour inattendu. Son regard accroche un détail, le frein de bouche d'une kalachnikov. Pendant une fraction de seconde, Zed ne voit plus que le canon du fusil d'assaut. L'Allemand continue à pérorer, mais ses paroles ne sont qu'un bruit de fond désagréable. Zed se concentre. Klaus parle maintenant des fusils, il paraphrase le philosophe Hegel, pour qui l'invention de l'arme à feu a transformé la nature de la guerre et donné à la bravoure une forme supérieure : avec la possibilité de tuer à longue distance, le corps à corps a laissé place à une agression

dirigée contre un tout hostile anonyme et l'on tue presque abstraitement, sans avoir conscience de tuer, en tant que simple maillon d'un tout. Selon la même logique, les consommateurs détruisent aujourd'hui la planète sans avoir conscience de nuire, presque abstraitement, en achetant en ligne d'un simple clic. Chaque consommateur a sa part de responsabilité dans la catastrophe globale, chacun est coupable.

« Coupable », répète-t-il, avec une pointe d'accent germanique plus marquée. Ses yeux bleus fixent le canon bronzé d'un fusil d'assaut. Les membres du groupe se sondent en silence comme des joueurs autour d'une table de poker qui peinent à masquer leur agitation intérieure.

— Attends, Klaus, on n'a jamais parlé de tuer, dit Zed.

— Du calme, du calme... J'ai jamais dit qu'on allait tuer des gens. On va juste leur foutre la trouille de leur vie et bousiller du matériel. Faire les guignols en s'attachant à des plots, ça ne mène à rien, c'est fini ces conneries, on est d'accord là-dessus, non ?

D'un regard circulaire, il scrute les réactions de chaque membre du groupe, avant d'ajouter :

— On va leur montrer qu'on est sérieux. Il faut un électrochoc. Si personne ne fait rien, on crèvera tous.

À cet argument, il n'y a pas grand-chose à répondre. Mais la voix d'Antonin Collignon s'élève timidement. Le quadragénaire divorcé fait observer qu'utiliser des armes, même pour détruire du matériel, n'est pas sans risque. L'Allemand lui réplique sèchement que le seul vrai risque est l'inaction, le pire est déjà en train de se produire.

Après un bref silence, Klaus annonce qu'ils agiront pendant la Grande marche pour le climat, mais qu'ils frapperont ailleurs, là où personne ne les attend.

— Où ? demandent en même temps Daphné et Antonin.

L'Allemand fait glisser ses doigts sur sa barbe de trois jours, l'air pensif, comme s'il hésitait. Il refuse finalement de leur

indiquer le lieu de l'action, pour préserver la spontanéité de celle-ci. En concertation avec François, il a choisi une cible hautement symbolique, un magasin célèbre. Impact médiatique garanti.

Pris de court, le groupe semble admettre l'idée. Klaus passe son bras autour de la taille d'Elsa, qui est à sa droite, et l'attire vers lui. Ils affichent publiquement leur nouvelle intimité. Le Belge François Minguet est à leur gauche. Ensemble, ils font face aux trois autres, à qui Klaus s'adresse :

— Le cortège de la Grande marche pour le climat part à 14 heures, place de la République. C'est à 14 heures qu'on passera à l'action. Est-ce que vous en êtes ?

Daphné est la plus prompte à répondre :

— Un grand oui !

Elle jubile. Pour un peu, elle se mettrait à battre des mains. Dans ses yeux morts, l'ampoule grésille avec frénésie. L'attention se porte sur son voisin immédiat, Zed. Un sourire narquois flotte sur les lèvres de Klaus quand celui-ci demande :

— Et toi, Zed, tu es avec nous ?

En vérité, Zed n'est nulle part. Debout dans la cuisine, la gueule du sac rempli d'armes grande ouverte à ses pieds, il a la sensation de se réveiller dans une gare, entouré d'ombres grimaçantes qui le prient d'embarquer. Un aller simple pour la violence. Ses yeux rencontrent ceux de Klaus. Malgré ses défauts, celui-ci lui a ouvert de nouvelles perspectives, son approche des stratégies de lutte contre le réchauffement climatique est comme une lentille au travers de laquelle tout apparaît avec une netteté stupéfiante. Zed croise ensuite le regard d'Elsa et il sent qu'il suivra cette fille au bout du monde, même dans le pire des plans foireux.

Il s'entend déglutir. Sans détacher son regard de celui de la jeune femme, il murmure un « oui » solennel, la voix distordue par la tension nerveuse et l'émotion, comme s'il acceptait une demande en mariage qu'elle lui aurait adressée dans une réalité

alternative. Dans la seconde qui suit, il prend conscience qu'il a répondu « oui » à tout le groupe. Il ne peut plus faire marche arrière, il est embarqué.

CHAPITRE 3

Val

Domicile de Valentin Charroy, Pantin (93)

La serviette est r che, elle laisse des marques rouges sur la peau. Val la jette en boule près de la cabine de douche. Il s'inspecte dans le miroir à moitié embu . Visage fin, traits durs, cheveux bruns tondus à ras. Une tête qui évoque la tourelle d'un donjon médiéval. Depuis son passage dans l'armée, vingt ans plus tôt, Val est resté svelte et sec. Un profil de *chat maigre*. Il prend un comprimé de Ritaline dans l'armoire à pharmacie, l'avale avec une gorgée d'eau bue   même le robinet, puis il enfle ses vêtements et quitte la salle de bains. Dans le couloir, le bruit d'une respiration rapide. Comme celle d'un chien qui hal te. La « respiration du feu ». Sa femme est en pleine séance de yoga kundalini. Par la porte entrouverte de la chambre, il la voit dans la position du lotus, le regard fixé sur l'écran de son smartphone. Stéphanie est devenue accro à ces cours en visioconférence. Elle lui a maintes fois décrit l'énergie qui traverse son corps, comme une onde de chaleur du sacrum jusqu'en haut de la colonne vertébrale. Val, lui, n'effleure plus ce corps, il n'en ressent plus la chaleur, il n'y a plus accès. Leurs rapports sexuels se sont espacés avant de disparaître complètement et de laisser place à une glaciation

irréversible. Ils font chambre à part depuis qu'il a pris l'habitude de bosser tard le soir dans son atelier, un local attenant à leur maison. La microentreprise de Val a décollé, les commandes affluent, il faut les honorer et faire bouillir la marmite. Les architectes d'intérieur se sont passé le mot, ils font appel à lui pour concevoir et fabriquer des escaliers métalliques sur mesure destinés aux propriétaires friqués de duplex et de maisons haut de gamme. Quand Stéphanie a rencontré Val, il venait de mettre prématurément un terme à sa carrière dans l'armée à la suite d'un incident et travaillait dans une boîte de sécurité privée. C'était un homme paumé, un type en miettes. Elle l'a patiemment aidé à recoller les morceaux et l'a accompagné dans les étapes de sa reconversion. Il a renoué avec sa formation d'origine, métallier-serrurier, et a peu à peu acquis une réputation d'artisan d'exception. Il a fini par se mettre à son compte, mais leur relation est partie en lambeaux. N'en subsiste qu'un mince filament organique – ils restent malgré tout unis par leur fils unique, Léo.

Stéphanie prend conscience de la présence de son mari, elle lui jette un regard vide, une sorte d'œillade de tortue, et repousse la porte du pied pour la refermer. Il l'entend lui rappeler qu'il doit acheter le cadeau d'anniversaire de leur fils :

- N'oublie pas le cadeau pour le petit.
- Ça marche.

Il attend une réponse de l'autre côté de la porte, mais ne perçoit que la voix du prof de yoga émise par le smartphone. Il descend au rez-de-chaussée. Dans le séjour, Léo prend son petit déjeuner en faisant défiler des vidéos sur TikTok. Il le salue, son fils l'ignore, absorbé par des enchaînements d'images chaotiques. Là encore, une atmosphère polaire. Même s'il n'est pour l'heure pas question de divorce, son fils a déjà choisi son camp dans la guerre froide entre ses deux parents. C'est ça, la famille, une coexistence artificielle, à l'exception des rares moments où on sent un lien. Au mieux

une sensation très épisodique de complicité. Rien à voir avec des attaches inébranlables, solides, continues. La plupart du temps, un simple cadre extérieur, où Val fait seulement partie du décor. De toute évidence, il a aussi raté sa relation avec Léo. Il s'est montré trop anxieux, trop autoritaire. Les frictions sont apparues très tôt et tout est parti en vrille. Il a compris trop tard qu'il était en train de foirer son éducation. Comme quand on monte un meuble IKEA et qu'on a commis une erreur au départ. Les béances n'ont cessé de s'agrandir, il y a maintenant un gouffre entre lui et son fils.

Léo est là, de dos, avec ses épaules tombantes et un sweat informe, une allure de borne kilométrique. Léo, la lumière de sa vie. Une cascade sans fin de déceptions. L'enfant câlin et gauche s'est mué en un ado mou, distant, qui passe son temps à alimenter ses réseaux virtuels. Curiosité inexistante, le vide sidéral entre les deux oreilles. Léo va avoir 17 ans, il réclame un iPhone dernier cri. C'est son horizon de réalisation personnelle. Val se rappelle avoir lu dans l'Ancien Testament que c'est un grand malheur pour un homme d'avoir un enfant idiot – il est servi. Mais peut-il en vouloir à son fils d'être une combinaison ratée de ses deux parents, un ticket perdant à la grande loterie de la génétique ? Le Samsung de Léo vibre, l'ado le porte à son oreille pour écouter un message audio comme s'il braquait un flingue sur sa tempe.

Val se détourne et se prépare un café. Il allume BFMTV. Un journaliste aux yeux bleus piscine rappelle que la dégradation des terres affecte la moitié de la population mondiale et que depuis une semaine, la quinzième Conférence des parties contre la désertification a débuté en Côte d'Ivoire. Le correspondant à Abidjan évoque un public clairsemé et les controverses liées à la nomination d'Alain-Richard Donwahi pour présider la COP15 : *« Cette élection suscite des réactions mitigées, et pour cause : le ministère des Eaux et Forêts que M. Donwahi a dirigé jusqu'à un récent remaniement fait actuellement l'objet d'un*

audit à la suite de révélations sur un vaste trafic de bois précieux auquel serait mêlé son cabinet. De son côté, Alain-Richard Donwahi s'est défendu de toute implication dans cette affaire. L'ex-ministre a dénoncé une grotesque campagne d'intoxication, mais cette nomination provoque des remous. »

Brève séquence vidéo tournée dans les couloirs du Sofitel Ivoire où se tient la conférence. Un diplomate ouest-africain commente: « *Ce n'est pas un bon signal alors que nous militons pour une bonne gouvernance. C'est ubuesque. Nous ne sommes pas à la hauteur, c'est un rendez-vous manqué. »*

Sur le plateau de BFMTV, le journaliste aux yeux bleu piscine enchaîne: « *Eux ne veulent pas manquer le rendez-vous de la Grande marche pour le climat, les lycéens français prêts à se mobiliser. Un reportage de Sylvain Béarn. »*

Val trempe ses lèvres dans le mug de café noir, le liquide est encore brûlant. Léo a lâché son portable et regarde aussi l'écran plat fixé au mur. Images tournées la veille. Des lycéens proclament leur désir de se mobiliser en masse contre le réchauffement climatique, avec ce mot d'ordre: « *Sécher les cours pour lutter contre la sécheresse. »* Au bout du micro tendu par une journaliste, une élève du lycée Henri IV affiche sa solidarité avec les membres de l'association Extinction Rebellion qui occupent la porte Saint-Martin depuis une dizaine de jours. Séquence suivante, en direct de la gare Montparnasse. L'un des organisateurs de la Grande marche pour le climat se montre optimiste: « *On attend plus d'un million de manifestants à Paris ce mardi. Ce sera énorme. C'est le début d'un mouvement sans précédent. »*

— Ruben y va, dit Léo.

Val tourne la tête vers son fils.

— Il vient de m'envoyer un message, il y va. J'ai plein de potes qui y vont.

Léo repose le bol de cornflakes sur la table. Du lait dégouline sur son menton. Il ajoute:

— J'irai peut-être avec eux.

— Ah non, ça, je crois pas. Les autres, je m'en fous, ils font ce qu'ils veulent, mais toi, tu vas en cours. Point barre.

Val s'aperçoit trop tard qu'il s'est mis à gueuler, il ne sait décidément pas y faire. Comme s'il n'avait rien entendu, son fils change aussitôt de sujet :

— Je veux le modèle vert sapin.

— Quoi ?

— L'iPhone pour mon anniversaire, je le veux en vert sapin. C'est le nouveau coloris.

Léo lui tend son smartphone pour montrer la photo de l'objet convoité. Vert, en effet. Val soupire :

— OK.

Léo se lève, laissant en plan son bol de céréales à moitié rempli. Des gouttes de lait perlent sur la nappe en toile cirée. Il ramasse son sac à dos et son gros casque audio. Sans se retourner, il lance :

— Tu te souviendras, vert sapin. C'est important !

La porte d'entrée claque. Val se retrouve seul dans le séjour, perplexe. Curieuse jeunesse, qui rêve d'iPhone et de luttes écologiques.

Le grondement de l'eau dans les canalisations lui indique que Stéphanie prend sa douche à l'étage. Sur le plateau de BFMTV, le journaliste évoque maintenant l'important dispositif de sécurité prévu pour la Grande marche et les risques de débordements. Des groupuscules d'écologistes radicaux et des black blocs ont annoncé qu'ils viendront perturber la manifestation, des violences sont à redouter. Guillaume Farde, consultant sécurité de la chaîne, prononce les mots « à haut risque » au moment où Val aperçoit par la fenêtre son fils qui part au lycée. Son casque audio lui fait des oreilles de Mickey. Encore un gamin. Curieusement, depuis la naissance de Léo, Val s'est mis à redouter la mort, à guetter sa présence menaçante. Il pressent la catastrophe prête à faire irruption

et à lui rafler la chose la plus précieuse entre toutes : son fils est peut-être sa plus grande déception, mais il ne supporterait pas qu'il lui arrive quelque chose.

Val sort de la maison, il traverse la cour intérieure pour se rendre à son atelier et fait crisser le gravier sous ses chaussures de sécurité Caterpillar. Il s'immobilise à mi-chemin. Dans la clarté laiteuse du matin, les moignons bulbeux du chêne taillé en têtard ont quelque chose de menaçant. Avec ses haies de buis clairsemées, son massif d'hortensias et son aspect minéral, la courette dégage un parfum de désespoir. Val avise les deux grands bacs de permaculture qu'il a installés à la demande de sa femme ; elle s'en est désintéressée, ils sont à l'abandon. Stéphanie s'est retirée comme la mer de tous leurs projets communs, ne laissant à la place qu'un désert. Elle a toujours été affamée d'émotions. De toute évidence, il ne lui en procure plus aucune. Il a pourtant été pour elle une source d'enthousiasmes intenses, elle a cru en lui comme personne avant, elle lui a même fait passer des tests chez une psychologue, ils ont confirmé ses intuitions, révélant que Val était un *haut potentiel intellectuel*. Cette découverte tardive lui a permis d'expliquer de façon rétrospective ses échecs scolaires, l'ennui des heures de cours interminables. S'il n'a jamais trouvé sa place à l'école et s'il s'est très tôt retrouvé dans une filière professionnelle, ce n'est pas en raison d'un défaut d'intelligence, mais au contraire à cause d'une trop grande vivacité d'esprit. De fait, sa reconversion dans l'artisanat après son passage dans l'armée a démontré qu'il apprenait vite et bien. Stéphanie a longtemps détecté dans chacune de ses réalisations la manifestation d'un talent hors du commun. Avant de se lasser. Les signes d'agacement se sont mis à bourgeonner, la ferveur s'est tarie. En réalité, la dévotion est retombée brutalement, comme un arbre coupé. Lui-même a ressenti ce désamour comme une diminution de son être. Il n'est plus l'idole de sa femme, juste une statue de sel qui s'effrite et

s'amenuise. Ce changement a coïncidé avec leur installation dans la nouvelle maison. Comme si le déménagement avait provoqué l'affaissement d'un ensemble compliqué de sentiments profonds.

Une voiture démarre de l'autre côté de la maison. Val reconnaît le bruit du moteur : Stéphanie part au travail. Les yeux dans le vague, il fait remuer le café à l'intérieur du thermos qu'il tient dans sa main droite. Puis il se dirige vers l'atelier. Sa vraie maison. Le local est un ancien garage, il l'a retapé avec une poignée d'amis. Il abrite maintenant une féerie de plaques de métal et d'outils. Val pose le thermos sur une table et s'affale sur un vieux canapé en cuir où il a d'abord pris l'habitude de faire des siestes et qui, de fil en aiguille, est devenu son lit. Il somnole quelques minutes et se lève d'un bond, s'installe à son bureau. Pendant que le PC démarre, il considère la maquette d'escalier à quadruple révolution qu'il a réalisée à partir de croquis de Léonard de Vinci. Une ébauche de ce qui aurait dû être son chef-d'œuvre, réalisée à la fin de son adolescence, avant qu'on ne l'éjecte des Compagnons du devoir parce qu'il avait broyé d'un coup de marteau les orteils d'un autre apprenti qui avait fait un mauvais jeu de mots sur son patronyme. Cette éviction a précipité son engagement dans l'armée, chez les parachutistes. Une bouffée d'images lui traverse l'esprit, des réminiscences de sensations, celles de la chute opérationnelle, du terrain, de l'adrénaline. Le monde comme immense terrain de jeu, le sentiment d'être au cœur du tourbillon, d'être invulnérable.

Un bip de l'ordinateur le ramène à la réalité. Plusieurs nouveaux messages s'affichent dans sa boîte de réception. L'un d'eux provient de Dimitri M., son client actuel, un agent immobilier parisien qui s'inquiète de l'avancée des travaux. Val lui répond que l'escalier sera achevé en fin de journée. Il éteint le PC, ouvre la grande porte coulissante qui donne sur la rue et bloque les portes arrière de l'utilitaire en position

ouverte à 270°. Il charge ses outils et les différentes sections de l'escalier qu'il reste à installer dans l'agence. Il referme avec soin la porte de l'atelier, active l'alarme et fait le tour de son véhicule, un Mercedes Sprinter version extra-longue couleur blanc arctique sur les flancs duquel on peut lire :

Val Métal

30, rue Rouget-de-Lisle, Pantin

Le numéro de téléphone est en partie recouvert par des graffitis rouges et verts qui forment en lettres molles le nom OSMOZ/KTM. Val monte dans l'habitacle, insère la clef et met le contact. Dans le porte-clef en plastique transparent qui se balance, une ancienne photo d'identité de son fils Léo, vendue avec sa photo de classe quand il avait six ans. Pour une raison obscure, l'image lui serre le cœur.

TABLE

<i>Prologue</i>	9
-----------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Rage

1. <i>Margot</i>	23
2. <i>Zed</i>	27
3. <i>Val</i>	36
4. <i>Margot</i>	44
5. <i>Henri</i>	50
6. <i>Zed</i>	54
7. <i>Val</i>	59
8. <i>Margot</i>	65
9. <i>Zed</i>	70
10. <i>Margot</i>	76
11. <i>Zed</i>	78
12. <i>Val</i>	83
13. <i>Zed</i>	87
14. <i>Val</i>	91
15. <i>Elsa</i>	94
16. <i>Zed</i>	96
17. <i>Val</i>	98

18.	<i>François</i>	100
19.	<i>Daphné</i>	102
20.	<i>Zed</i>	105
21.	<i>Val</i>	110

DEUXIÈME PARTIE
Abyssus abyssum

22.	<i>Alban</i>	117
23.	<i>Zed</i>	123
24.	<i>Alban</i>	127
25.	<i>Zed</i>	130
26.	<i>Val</i>	133
27.	<i>Margot</i>	138
28.	<i>Alban</i>	141
29.	<i>Val</i>	145
30.	<i>Val</i>	149
31.	<i>Zed</i>	153
32.	<i>Alban</i>	158
33.	<i>Zed</i>	164
34.	<i>Val</i>	169
35.	<i>Alban</i>	172
36.	<i>Zed</i>	180
37.	<i>Val</i>	184
38.	<i>Margot</i>	191
39.	<i>Val</i>	193
40.	<i>Alban</i>	196
41.	<i>Zed</i>	200
42.	<i>Val</i>	202
43.	<i>Margot</i>	205
44.	<i>Val</i>	208
45.	<i>Margot</i>	211
46.	<i>Margot</i>	214

TROISIÈME PARTIE
Le livre des douleurs

47. <i>Zed</i>	223
48. <i>Margot</i>	228
49. <i>Val</i>	231
50. <i>Zed</i>	233
51. <i>Ragon</i>	236
52. <i>Alban</i>	239
53. <i>Zed</i>	243
54. <i>Margot</i>	248
55. <i>Val</i>	252
56. <i>Les Treize</i>	256
57. <i>Alban</i>	260
58. <i>Margot</i>	269
59. <i>Val</i>	274
60. <i>Margot</i>	276
61. <i>Val</i>	279
62. <i>Alban</i>	282
63. <i>Zed</i>	288
64. <i>Alban</i>	291
65. <i>Margot</i>	298
66. <i>Les Treize</i>	304
67. <i>Val</i>	307
68. <i>Val</i>	311
69. <i>Alban</i>	314
70. <i>Zed</i>	317
71. <i>Margot</i>	319

QUATRIÈME PARTIE
Les Treize

72. <i>Alban</i>	327
73. <i>Margot</i>	331

74. <i>Val</i>	334
75. <i>Zed</i>	337
76. <i>Margot</i>	342
77. <i>Les Treize</i>	345
78. <i>Alban</i>	348
79. <i>Zed</i>	351
80. <i>Alban</i>	355
81. <i>Val</i>	361
82. <i>Margot</i>	364
83. <i>Val</i>	367
84. <i>Margot</i>	369
85. <i>Alban</i>	371
86. <i>Zed</i>	376
87. <i>Val</i>	378
88. <i>Margot</i>	380
89. <i>Zed</i>	383
90. <i>Val</i>	386
91. <i>Alban</i>	388
92. <i>Les Treize</i>	393
93. <i>Margot</i>	397
94. <i>Val</i>	400
95. <i>Élise</i>	403
96. <i>Zed</i>	406
97. <i>Les Treize</i>	409

CINQUIÈME PARTIE

Acier contre acier

98. <i>Val</i>	417
99. <i>Zed</i>	420
100. <i>Margot</i>	423
101. <i>Zed</i>	426
102. <i>Margot</i>	429

103. <i>Zed</i>	431
104. <i>Margot</i>	433
105. <i>Ragon</i>	436
106. <i>Ragon</i>	440
107. <i>Les Treize</i>	443
108. <i>Margot</i>	446
<i>Épilogue</i>	451

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

TOMEK GAYRAL
CORRECTION

ALICE MARTIN
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÈ
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2025

